

Huitième année, Numéro 19, printemps-été 2014, publiée en automne 2014

***Vers Ispahan* : Etude thématique, sémantique, stylistique et statistique**

FARJAH Marjan

Maître assistante

Université AllamehTabatabaïe

E-mail : m.farjah@gmail.com

(Date de réception : 07/06/2014 - Date d'approbation : 03/09/2014)

Résumé

Les récits de voyage, un genre littéraire à part, nous dépeignent les paysages des contrées insolites et lointaines. Tel est celui de Pierre Loti, *Vers Ispahan*, écrit dans un langage poétique, brochant les différents lieux qu'il parcourt en Perse au début du 20^e siècle (1904).

En effet, *Vers Ispahan* est une «peinture» somptueuse de ce pays qui l'enchantent tout au long de sa traversée qui dure environ six semaines. Ainsi, dans cette recherche, de par l'abondance des couleurs utilisées dans cet ouvrage, nous tentons d'en faire d'abord une étude thématique, sémantique, stylistique et statistique. Nous nous interrogeons également sur la technique artistique de Pierre Loti dans les «tableaux» qu'il peint dans son livre de ce pays : s'agit-il d'un impressionniste ou d'un miniaturiste ?

Mots-clés : Récit de Voyage, La Perse, Couleurs, Peinture, Pierre Loti.

Introduction

Dans ce monde où l'on peut rencontrer des régions, des déserts, des villes, des villages, des champs, tous aussi variés l'un que l'autre, voyager est le seul moyen de faire connaissance avec différentes civilisations. Seul le voyage peut nous faire assimiler les divers aspects d'un pays et de son peuple (costumes, habitudes, comportement, architecture, etc.). Et c'est surtout en notant chaque moment de ce voyage qu'il sera immortalisé, qu'il sera transmis aux hommes d'un autre temps et d'un autre lieu. Ainsi, Pierre Loti nous fait part, dans ses notes de voyage, des impressions qu'il a ressenties au cours de ses périples dans des contrées lointaines – périples qui assouviennent son besoin d'évasion. Ses voyages l'emmenèrent dans des pays mal connus à l'époque : Tahiti (1871), le Sénégal (1873), la Turquie (1877), le Tonkin (1883-1885), la Chine et le Japon (1886), le Maroc (1889), la Palestine (1896), la Perse et les Indes (1898), la Chine de nouveau (1902), Constantinople (1903), l'Égypte (1906), un dernier séjour à Constantinople (1910) et enfin un voyage à New York (1910).

Dans son récit de voyage, *Vers Ispahan*, écrit en 1904, Pierre Loti relate donc des observations sur la Perse. Arrivé des Indes à Bender-Bouchir, il débute son voyage, le 17 avril, sur la côte persique. Après huit jours de chevauchée, ayant traversé les régions désertiques et quelques villages, il atteint d'abord Chiraz, puis, le 12 mai, Ispahan, le but de son voyage.

La vivacité et la richesse des couleurs dont Loti se sert dans son récit nous a particulièrement frappée et c'est uniquement à cet aspect de l'œuvre que nous nous attacherons dans cet article. S'il est vrai que les paysages de la Perse ont incité de nombreux voyageurs, tels Chardin, Tavernier, Jaubert ou Gobineau, à écrire des pages plus ou moins lyriques, seul Loti fut, à notre connaissance, sensible au vaste éventail de couleurs de ce pays. En fait, il a été tellement fasciné par leur richesse qu'il en a coloré toutes ses observations, et qu'il a «brossé de véritables tableaux».

Pour justifier cette remarque, comparons des vues générales d'Ispahan décrites par Gobineau, Tavernier et enfin Loti lui-même :

«Nous sortîmes de la montagne, et nous aperçûmes la ville au fond d'un amphithéâtre ouvert du côté du nord et de l'est, mais entouré de hautes montagnes vers l'ouest et le sud : ce premier coup d'œil est très beau. Ispahan se présente environné de jardins et tout rempli de bouquets d'arbres que dominant les dômes d'un assez grand nombre de monuments.» (Gobineau, 1905 : 191-192.)

«Du côté du midi, environ à deux lieues d'Ispahan, s'élève une fort haute montagne...

De quelque côté qu'on y arrive, on découvre d'abord les tours des mosquées, et puis les arbres qui environnent les maisons, de sorte que de loin d'Ispahan ressemble plus à une forêt qu'à une ville [...].

Les murailles d'Ispahan ne sont que de terre accompagnées de quelques méchantes tours, sans créneaux ni plates-formes, sans bastions ni redoutes, et sans aucune autre défense. Il n'y a aussi que de très méchants fossés, peu larges et peu profonds, et toujours à sec.» (Tavernier, 1964 : 49.)

«Départ au lever du jour enfin pour Ispahan ! Une heure de route dans un sinistre petit désert aux ondulations d'argile brune, qui sans doute est placé là pour préparer l'apparition de la ville d'émail bleu et de sa fraîche oasis. Et puis, avec un effet de rideau qui se lève au théâtre, deux collines désolées s'écartent devant nous et se séparent ; alors un éden, qui était derrière, se relève avec lenteur. D'abord des champs de larges fleurs blanches qui, après la monotonie terreuse du désert semblent éclatants comme de la neige. Ensuite une puissante mêlée d'arbres – des peupliers, des saules, des yeuses, des platanes – d'où émergent tous les minarets bleus d'Ispahan... C'est un bois et c'est une ville [...].» (Loti, 1988 : 169). (C'est nous qui soulignons.)

Dans cette recherche, nous nous contenterons d'abord de regrouper les

divers éléments, observés par Loti, avec les coloris qu'il leur a attribués.

Ensuite, nous ferons une analyse sémantique et stylistique des adjectifs de couleur qu'il emploie fréquemment. Le plus souvent, on se sert de simples adjectifs qualificatifs pour préciser une couleur : clair, foncé, pur, intense, pastel, chaud, froid, etc. Et lorsqu'un poète ou un écrivain veut chanter les couleurs du monde, il se trouve souvent devant un problème : les éléments linguistiques sont relativement pauvres pour ce qu'il veut évoquer et pour rendre plus vraisemblable ce qu'il ressent. Mais Loti est fort habile dans ce domaine et les couleurs, dans ce récit de voyage, semblent toujours très adroitement choisies. C'est pourquoi Loti, à partir de ces teintes particulières aux paysages de la Perse, fait naître d'admirables tableaux avec les techniques même de la peinture, comme s'il était peintre lui-même.

I. Les couleurs dans *Vers Ispahan* : étude thématique

Débarquant des Indes à Bouchir, Pierre Loti entreprend un voyage à travers la Perse – voyage dont le but est de voir Ispahan, la «ville de ruines et de mystère, avec tous ses dômes bleus, tous ses minarets bleus», à la saison des roses. Il se met donc en route sous la «lueur bienfaisante» de la lune, dans la plaine «de vase grise». Il va connaître la Perse, sa nature, sa faune, sa flore, ses hommes, son désert, ses villes et ses villages et nous dépeindre, tout au long de ses déplacements, ce pays – exotique par excellence à ses yeux d'Occidental – d'une plume émue devant la richesse des couleurs que lui offrent tous ces éléments de la nature. Faisons donc un inventaire de ces divers éléments tels qu'ils apparaissent dans *Vers Ispahan*.

A mesure que Loti avance dans le pays, il nous relate ses observations sur la nature colorée qui l'entoure. Ce qui le charme d'abord et sur quoi il insiste souvent dans son récit, c'est, en premier lieu, la flore de la Perse et précisément celle d'Ispahan :

«Qui veut venir avec moi voir apparaître, dans sa triste oasis, au milieu de ses champs de pavots blancs et ses jardins de roses, la

vieille ville de ruines et de mystère [...]» (*Ibid.* : 23)

La flore de la Perse, il faut le dire, avait déjà été soulignée par d'autres voyageurs, notamment Tavernier, mais plutôt pour son absence de variété :

«Les fleurs de la Perse n'ont rien de comparable à celles que l'on cultive en Europe, ni pour la diversité, ni pour l'éclat. Car depuis qu'on a passé le Tigre en tirant vers la Perse, on ne trouve que des roses de des lys et quelques autres petites fleurs du pays.

Pour ce qui est des roses, il s'y en trouve beaucoup.» (Tavernier, 1964 : 29)

De cette fleur décorative et odorante, la rose, Loti ne mentionne curieusement que deux couleurs : rouge et rose. Sans s'attarder à lui attribuer des teintes plus subtiles comme il le fait souvent pour beaucoup d'autres éléments des paysages qu'il rencontre.

Les champs interminables de pavots, la «véritable mer de pavots blancs» et violets n'échappent pas non plus au regard de Loti. (Loti, *op.cit.* : 212)

Ces deux types de fleurs, citées plus haut, sont donc les plus mentionnées dans *Vers Ispahan*.

En outre, nous avons noté que les églantines blanches, les trèfles roses, les genêts jaunes, les amourettes roses, les glaïeuls roses, les liserons bleus, les iris pâles, violet et gris perle, les orchidées grises, les anémones rouges, les pâquerettes jaune atténué et les immortelles jaunes forment, selon Loti, des «petits jardins partout», dans la ville ainsi que dans le désert... (C'est nous qui soulignons.)

Cependant, Loti cite, dans son récit, d'autres fleurs sans les associer à aucune couleur. Cette fois, son jardin «décoloré» se compose de marguerites, de pieds d'alouette, de coquelicots, de «fleur de curé» gueules-de-loup, de soucis, de jalousies et de giroflées. Au lecteur d'imaginer lui-même de quelle couleur sont ces fleurs.

Quant aux plantes, leur couleur n'est pas aussi éclatante que celle des

fleurs. Les blés tantôt verts, tantôt dorés, au temps de la moisson recouvrent une immense étendue du pays :

«[...] dans les blés dorés, hommes et femmes, la faucille en main, coupent des épis en gerbe [...].» (*Ibid.* : 49-50)

Les orges et les foins verts, les épines noires et les asphodèles, dont les fleurs sont grisâtres et violacées, telles sont les autres plantes de la Perse que l'on trouve dans *Vers Ispahan*.

La verdure des arbres de la Perse plantés dans les jardins des personnes fortunées ou au bord des avenues, parfois émondés «à la mode persane, pour faire monter plus droit» ou bien les arbres fruitiers dont les fruits jonchent la terre sont éparpillés tout au long de son récit.

Et les arbres fruitiers, propres à différentes régions de la Perse, Loti les aperçoit de près ou de loin : les grenadiers, les mûriers chargés de mûres blanches, les cerisiers, les amandiers chargés de petites fleurs vertes, les orangers verts et les vignes. Parmi ces arbres, les grenadiers semblent lui plaire plus que tous les autres, qui «font dans la mousse des jonchées de corail». (*Ibid.* : 263)

Contrastant violemment avec la polychromie de ces tableaux, l'étendue du désert accompagne toujours Loti dans son voyage : désert noirâtre et obscur, désert pâle, désert coloré ou désert pastel, «désert ondulé» dans lequel il chemine :

«Le désert est d'une pâle nuance verte, qui semble çà et là saupoudrée d'une cendre un peu violette [...].» (*Ibid.* : 142)

Nombreuses sont les couleurs qu'il donne à la montagne : couleur de cuir et de bête morte, couleur de basane et de cendre (ou cendré) ; argenté ; blanc rose, bleu sombre et violet passant au rose (pour les cimes), rouge, rouge de corail, brun, brun noir et enfin noirâtre et même «violet somptueux de robe d'évêque». (*Ibid.* : 159)

Les neiges qui recouvrent ces cimes sont, pour Loti, naturellement

blanches, livides et argentées ou étrangement bleues.

«L'horizon est fermé là-bas par des cimes de quatre ou cinq mille mètres de haut, dont les neiges à cette heure, bleussent et donnent froid à regarder.» (*Ibid.* : 151-152)

Dans le domaine céleste, les couleurs trouvent, sous la plume de Loti, un aspect plus poétique. Ciel bleu, bleu de lin, bleu vert, or vert, ciel en nacre verte ou de couleur d'aigue-marine, ciel jaune pâle, c'est le ciel de la Perse sous lequel Loti a voyagé.

«Je suis au milieu des dattiers, frais et verts, sous un ciel matinal bleu de lin.» (*Ibid.* : 41)

Et dans ce ciel dont les teintes peuvent varier, passent des nuages en coton blanc, des nuages blancs, nacrés, dorés, orange et rose de corail...

Mais par-dessus tout, c'est la lumière qui joue sur les divers éléments célestes et terrestres, la lumière dorée, la lumière dont les rayons or, rose et rouge aux différents moments de la journée éclairent la nature.

Le soleil, source de toutes lumières éblouissantes, jaunit, puis s'éteint et le déclin du jour est «limpide», «rouge» et «doré». Ensuite, la nuit vient étendre, sur tout, sa nappe infinie. Bien que la nuit apparaisse souvent à Loti dans toute son obscurité – la «nuit noire» dont il nous parle maintes fois – cette même nuit peut aussi se colorer :

«Le jardin est carré, enclos de murs d'émail qui ont bien cinquante pieds, et maintenu dans la nuit verte par ces vénérables platanes grands comme des baobabs qui recouvrent tout de leurs ramures [...]» (*Ibid.* : 198)

Jusqu'aux étoiles qui scintillent dans cette nuit sombre et dont les rayons se colorent :

«Elles jettent les mêmes feux que les purs diamants, ces étoiles de

Perse, des feux colorés si l'on y regarde bien, des feux rouges, violets ou bleuâtres.» (*Ibid.* : 216-217)

Cette contemplation des paysages persans aboutit donc chez Loti à des descriptions détaillées et colorées. Néanmoins, la nature ne serait pas complète sans la présence d'êtres vivants, hommes et animaux.

Chez les hommes, ce sont souvent les costumes, robe et bonnet d'astrakan noirs, qui attirent surtout l'attention de Loti : les vieillards à chevelure blanche, coiffés de hauts bonnets noirs, à barbe neigeuse, parfois teintée en rouge ardent par le henné ; les hommes, les paysans, les nomades à barbe et à chevelure noires, vêtus de longues robes de coton bleu ou vert, de «haut bonnet noir des Persans mis très en arrière sur leur tête fine et brune». C'est ainsi qu'il nous décrit les cavaliers armés qui s'arrêtent à un caravansérail :

«Bonnets noirs et barbes noires ; sombres figures assyriennes, hâlées par le vent des montagnes ; longues robes bleues, retenues aux reins par une ceinture de cartouches.» (*Ibid.* : 67)

Par contre, la vie des femmes ne révèle rien à Loti qu'un voile noir et un loup blanc. C'est l'éternel voile noir, l'éternelle cagoule blanche sur leur visage. Les fantômes noirs à cagoule blanche ou, comme il le dit, couverts de «housses» noires et endeuillant les rues de Chiraz. Des «fantômes noirs au masque impénétrable qui passent furtifs à «ses» côtés dans la pénombre».

Ainsi, Loti conclut que la vie dans ce pays est cachée, défiante et secrète :

«Les femmes glissent et s'écartent comme de silencieux fantômes, enveloppées toutes, de la tête aux pieds ; dans un voile noir, et la figure cachée par un loup blanc avec deux trous ronds pour les yeux ; mais les petites filles que l'on ne voile pas encore, très peintes et la chevelure rougie de henné, sont presque toutes adorables de beauté

fine et de sourire [...]» (*Ibid.* : 83)

La nature que nous révèle Loti ne pourrait, sans aucun doute, se passer d'animaux. Mais ces derniers – et ceci est bizarre – sont toujours de la même couleur. Loti ne s'intéresse pas aux espèces, ni au nombre, ni à la diversité, ni même à l'utilité de ces bêtes. Il n'écoute que les hirondelles qui gazouillent ou les rossignols qui chantent parmi les fleurs roses d'un jardin privé. A part quelque bête, telle que «d'affreux chiens jaunâtres», les lézards roses et les mouches bleues et les ânesses et les mules blanches, les autres animaux sont décrits de manière étrange :

«Ils [les nomades] sont là par milliers, avec d'innombrables troupeaux de buffles noirs, de bœufs noirs, de chèvres noires.» (*Ibid.* : 169)

Cette indifférence de l'écrivain aux couleurs des animaux peut paraître surprenante et nous amener à conclure que cet aspect de la nature n'intéressait pas Loti. Par contre, l'urbanisme et l'architecture des villages et des villes, surtout d'Ispahan et de Chiraz, ont fortement inspiré Loti qui les décrit avec des couleurs subtiles.

L'architecture de la Perse, influencée par l'art islamique et tout à fait nouvelle pour Loti, l'a fasciné. De la plus petite construction jusqu'à la plus majestueuse, d'une modeste pièce jusqu'à un magnifique palais, il observe tout minutieusement. Les chambres des paysans blanchies à la chaux ou les hautes salles blanc et or, les vieilles constructions couleur de poussière, tout le charme.

Quant au paysage urbain, c'est souvent une ville aux ruines couleur tourterelle ou bleues (Ispahan), un «amas quelconque de maisons, froidement grises» (Téhéran) ou une ville rouge (Koum) qui le frappent :

«[...] elle est rouge, cette vieille cité d'argile, rouge comme ses cuivres [...]» (*Ibid.* : 41)

Loti s'attarde même à nous décrire les teintes des maisons qui constituent les villes de la Perse :

«Ses milliers de maisons de terre, de murailles de terre, toutes choses aux contours mous et presque sans formes, se mêlent, s'étagent, se fondent en un groupe imprécis, d'une même nuance grise finement rosée, d'une même teinte nuage de matin.» (*Ibid.* : 115)

Par ailleurs, les palais portent le bonheur de l'observation de Loti à son comble : il partage avec nous sa visite du palais du Téhéran avec ses jardins aux murailles roses, ses «voûtes comme frangées de glaçons», ses salles décorées de miroirs et de stalactites brillantes et pavées «de faïences roses qui disparaissaient sous les tapis soyeux», toutes choses qui lui semblèrent si typiques de l'Orient.

Les palais d'antan et les ruines d'aujourd'hui, Persépolis, les palais de Darius et de Xerxès, attirent fortement l'attention de Loti, le touchent, l'ébranlent.

«Et tout cela est d'un gris foncé, uniforme, étrange, inusité dans les ruines, d'un gris que la patine des siècles ne saurait produire, mais qui est dû évidemment à la couleur même d'on ne sait quelle matière rare en laquelle ces palais étaient construits.» (*Ibid.* : 122)

Les villes où émergent les dômes, les minarets et les donjons bleus dans le ciel bleu présentent un autre aspect de la vie persane :

«Les dômes bleus, les minarets bleus, les donjons bleus commencent de nous montrer le détail de leurs arabesques pareilles aux dessins de vieux tapis de pierre.» (*Ibid.* : 173)

Les dômes sont, d'ailleurs, décorés de faïences et d'émaux : dômes semés d'émail vert et jaune, dômes en turquoise vive et en turquoise mourante. En

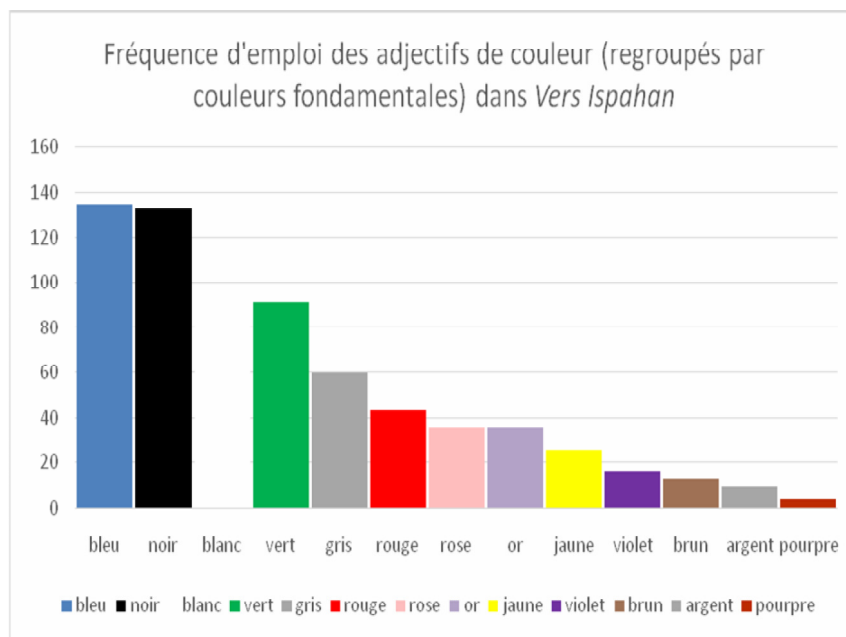
ce qui concerne les mosquées, ces lieux sacrés, Loti en remarque surtout les faïences roses, vert or, bleu lapis, bleu turquoise, jaune d'or, bleus intenses et pâles et enfin bleus célestes.

«[...] l'une [la mosquée], la très antique et la très sainte, la mosquée du Vendredi (d'Ispahan), habillée de jaune d'or que relève un peu de vert et un peu de noir ; l'autre la reine de tous les bleus, des bleus intenses et des pâles bleus célestes, la mosquée impériale.» (*Ibid.* : 196)

Les thèmes que Pierre Loti a choisi de traiter ou plutôt de «peindre» dans *Vers Ispahan* sont nombreux et variés : les contrées qu'il a vues au cours de son voyage, les animaux et les hommes qui les peuplent, les demeures des riches et des pauvres... Mais, tous ces éléments observés par Loti y sont toujours soigneusement décrits à l'aide de mots justes – les termes et les nuances étant particulièrement choisis pour suggérer, en nous, tout ce que lui-même a ressenti.

La «palette» de Loti : étude sémantique, stylistique et statistique

Les termes choisis par un auteur constituent une sorte de code personnel que le lecteur doit souvent «décoder». Ainsi, Loti, charmé par la richesse des coloris des paysages qu'il côtoie au cours de son voyage en Perse, tente de faire passer dans son récit toute l'émotion qu'il ressent, en choisissant les mots qui lui semblent les plus adéquats. Les adjectifs de couleur sont, en particulier, scrupuleusement sélectionnés et quelquefois même nuancés par des adverbes. Ces adjectifs, de subtiles comparaisons et la prédominance de certaines teintes (tableau ci-dessus), que l'écrivain paraît affectionner, tout contribue à concrétiser le désir de Loti de nous brosser de magnifiques tableaux d'une Perse de légende.



Les adjectifs de couleur, dans *Vers Ispahan*, ont donc été minutieusement choisis par Loti. En effet, la palette de Loti comporte des couleurs très nuancées, les tons purs s’y transmutant en nuances variées, en couleurs gaies et pastel ou en couleurs mornes et ternes, toutes ces couleurs représentant le véritable caractère des éléments mentionnés dans l’œuvre. Et ces nuances sont indiquées par des mots particulièrement éloquents. A vrai dire, nous avons, dans sa palette, relevé les nuances suivantes : vert cru, vert tendre, vert jade, vert métallique, jaune verdâtre, couleur safran, rouge vermillon, rouge de corail, violet zébré d’argent, violet diaphane, couleur robe d’évêque, indigo sombre, couleur lapis, teinte de vieille turquoise, bleu de roi, bleu de lin, nacré, teinte nuage de matin, couleur de vieil ivoire, gris rose, gris perle, gris tourterelle, gris d’ardoise, couleur de souris, couleur de souffre, couleur de poussière, couleur de cendre, couleur de basane, couleur de cuir, couleur de bête morte, noir bleu, etc.

L’objectif de Loti est, sans nul doute, de nous donner – puisqu’il s’agit

d'un récit de voyage – une description colorée, exacte et détaillée de ses observations et de ses contemplations de ce pays oriental, ce pays de mille et une couleurs.

«Bientôt nous sommes seuls avec les gens du commun, dans la campagne gris rose et vert tendre, sous le ciel exquis.» (*Ibid.* : 95)

Certaines de ces couleurs déjà choisies avec attention sont, de plus, accompagnées de qualificatifs subjectifs, et d'adverbes qui les enrichissent davantage tout en donnant aux descriptions des paysages un aspect plus littéraire, plus artistique.

«[...] les neiges lointaines, là-bas sur les cimes, deviennent délicieusement roses.» (*Ibid.* : 74)

Outre cette particularité de style, l'auteur recourt à un autre procédé afin de nous fournir des tableaux plus exacts du pays. Il s'agit là de l'emploi fréquent de comparaisons, de métaphores par Loti.

«Les myriades de petites coupoles en terre rosée sont là aussi parmi les branches. Mais tout ce qui monte un peu haut dans le ciel, minarets sveltes et tournés comme fuseaux, dômes tout ronds, ou dômes renflés comme des turbans et terminés en pointe, portiques majestueux des mosquées, carrés de muraille qui se dressent percés d'une ogive colossale, tout cela brille, étincelle dans des tons bleus, si puissants et si rares que l'on songe à des pierres fines, à des palais de saphir, à d'irréalisables splendeurs de féerie.» (*Ibid.* : 169-170)

Ces figures de style, que l'on dirait romantiques, sont nombreuses dans *Vers Ispahan* et en poétisent les descriptions.

Bien que les teintes citées dans ce livre soient nombreuses et variées, Loti s'attache davantage à certains tons ; en fait, certaines couleurs sont nettement dominantes. C'est surtout le bleu de la Perse qui attire son attention, le bleu de ses minarets et de ses dômes, le bleu de ses mosquées et

enfin le bleu de son ciel. Cette couleur se voit, plus fréquemment, plus particulièrement, à Chiraz et à Ispahan, «la vieille ville de ruines et de mystère, avec tous ses dômes bleus, tous ses minarets bleus».

«[...] moi je tiens à habiter la ville bleue ; je suis venu exprès [...].»

(*Ibid.* : 171)

Cette couleur qui a un rôle traditionnel dans la culture persane, symbolise souvent la mer, son calme et sa paix. Le bleu de la mer peut aussi avoir d'autres couleurs merveilleuses : vert turquoise, bleu tendre ou bleu foncé... Le bleu de la mer submerge par son attrait et son mysticisme. Le bleu de la voûte céleste est la demeure de Dieu et la contrée de pureté et de la droiture. («Le symbolisme des couleurs en Iran», 13 dey 1368 : 12)

Aux yeux des Iraniens, le bleu est sacré : il fait l'objet d'un sentiment de révérence. En outre, le bleu turquoise, une nuance de bleu, foisonne dans l'architecture islamique. Un retour en arrière dans l'histoire de l'art de la Perse nous rappelle que dans les céramiques du XIII^e siècle le bleu foncé était le signe de la mort et le bleu clair celui du ciel et de la vie. (*La Grande Encyclopédie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, Article : Couleur) Les diverses nuances du bleu prennent aussi une part importante dans les descriptions de Loti.

En fait, Loti lui-même a l'impression qu'il «regarde à travers une glace bleue» (Loti, *op.cit.* : 102) toutes ces constructions admirables, tous ces monuments qui l'avaient fasciné. La répétition de cette couleur, dans son récit, souligne bien l'importance de cette «monochromie» dans l'art persan, devenue pour lui comme une obsession. Cette couleur apaisante qui règne ainsi dans *Vers Ispahan* lui confère une atmosphère orientale, un aspect magique et merveilleux.

Après le bleu, c'est le noir qui apparaît en tout lieu, Loti se mettant en route le soir et voyageant de nuit, au début de son voyage. Il chevauchait dans les ténèbres, laissant derrière lui les couchers de soleil saignant sur le désert, sa caravane se découpant dans l'obscurité, sous la pleine lune, sur les

dunes de sable et les mirages de palmeraies. Il franchissait, la nuit, les montagnes et les vallées pour atteindre son but : contempler la Perse. De cette manière, quelquefois, naissent des peintures en noir et blanc dans *Vers Ispahan*.

«Ils sont là par milliers, avec d'innombrables tentes noires,
d'innombrables troupeaux de buffles noirs, de bœufs noirs, de chèvres
noires.» (*Ibid.* : 69)

Après le blanc que mentionne Loti, parallèlement au bleu et au noir, chez certains animaux et dans les cagoules des femmes, les fleurs, la neige et bien d'autres éléments qu'il contemple, c'est le vert qui domine. Pour un voyageur seul et fatigué qui traverse les déserts arides de la Perse, la moindre verdure est le signe de la vie. Ainsi, Loti nous décrit la verdure des oasis.

Cette couleur, surtout de la végétation, baigne tout, à mesure qu'il s'approche du nord du pays, le climat humide de cette région donnant lieu à la concentration de ce ton où une masse verdoyante couvre tout lieu. Il avance dans le nord et va enfin terminer son voyage, pour embarquer vers la Russie dans un port de la mer Caspienne (Enzeli).

«Une pluie incessante et tranquille, après l'orage, tombe sur ce pays
de verdure.» (*Ibid.* : 266)

Ces quatre couleurs, à savoir bleu, noir, blanc et vert sont sans aucun doute, les préférées de Loti bien qu'il ne se limite pas à cette quadrichromie et que d'autres couleurs apparaissent aussi, quelquefois même avec insistance, sous sa plume, et fassent partie de sa «palette». Il nous paraît donc intéressant de faire le point sur les techniques utilisées par Loti pour rendre ces différentes couleurs.

Loti, miniaturiste ou peintre impressionniste ?

C'est d'une manière admirable que Pierre Loti nous dépeint les divers

paysages de *Vers Ispahan* si bien qu'en lisant cet ouvrage nous avons souvent l'impression de nous trouver dans une galerie de peintures, devant de véritables tableaux de la campagne de Perse, de ses habitants, de sa faune et de sa flore. Au cours de son voyage de Bouchir à Téhéran, il semble que Loti ne s'intéresse qu'à la nature – nature au sens large du terme, à savoir paysages, animaux et êtres vivants qui les peuplent, architecture des bâtiments, etc. – et *Vers Ispahan*, qui relate ce voyage, n'est en fait qu'une transcription littéraire, personnelle et colorée de cette nature, une longue suite de tableaux des scènes dont il a été témoin et auxquelles il a été particulièrement sensible.

Notons cependant qu'avant Loti, Chardin, voyageur français du XVII^e siècle, avait déjà été touché par la qualité et les nuances des couleurs qui se trouvent dans les paysages persans.

«Je n'ai vu nulle part», écrit-il, «de si belles couleurs qu'en Perse, pour l'éclat, pour la force, et pour l'épaisseur, tant de couleurs de l'art, que de celles de la nature... On peut dire que ceux qui n'ont jamais été dans les païs orientaux, ne connaissent point l'éclat et le brillant de la nature». (Cité par Vasilevitch, 1964 : 36)

Déjà Pietro Della Valle, qui avait visité Ispahan sous Chah Abbas I^{er}, avait été séduit par le caractère original des couleurs des paysages persans.

En ce qui concerne la technique même du rendu, Loti a discrètement mentionné qu'il joue quelquefois le rôle d'un peintre, qu'il «peint» littéralement, avec des teintes que l'on ne pourrait trouver que sur une toile, ce qu'il voit et aussi ce qu'il ressent :

«La longue falaise persique, où nous allons enfin nous engager cette nuit, se déploie à perte de vue, jusqu'au fond de notre horizon vide ; on la dirait peinte à plaisir de nuances excessives et heurtées ; des jaunes orangés ou de jaunes verdâtres y alternent, par zébrures étrangers, avec des bruns rouges, que le soleil couchant exagère

jusqu'à l'impossible et l'effroyable ; dans les lointains ensuite, tout cela se fond, pour tourner au violet splendide, couleur robe d'évêque [...].» (Loti, *op.cit.* : 43. C'est nous qui soulignons)

L'ensemble des divers aspects du pays nous est ainsi présenté comme une vaste fresque de multiples couleurs : la température, le relief, l'altitude, la plaine et les montagnes, le désert, les sources, les rivières, les animaux et les autres éléments reviennent à chaque instant sous sa plume ou plutôt sous son pinceau. En effet, il s'agit toujours d'images inspirées de la nature. Loti les a d'abord choisies, puis colorisées à sa guise et enfin placées dans un décor.

Les plaines, les champs, les villes hypnotisent Loti par leurs couleurs riches et variées :

«Tout ce que l'on voit est idéalement oriental, ces jardins, ces kiosques d'émail ; au premier plan, ces colonnes, ces vieillards à silhouette de mage, et là-bas, derrière les cyprès noirs, cette ville (Chiraz) telle qu'il n'en existe plus. On est comme dans le cadre d'une ancienne miniature agrandie jusqu'à l'immense et devenue à peu près réelle.» (*Ibid.* : 103)

Et c'est bien parce que Loti se trouve en Perse qu'il ressent des affinités avec le miniaturiste, artiste traditionnel de ce pays ; la Perse étant, en fait, le berceau de cet art, incite Loti à l'imitation de ses techniques. Loti s'inspire donc de cet art oriental et dépeint quelquefois la Perse à la façon des miniaturistes. Il sait que, dans les miniatures persanes, les grands peupliers au feuillage qui s'étend en dentelle sur l'azur du ciel et dont la bise agite les cimes, les arbres fruitiers parés d'une floraison blanche, rose ou rouge, les prairies d'émeraude, les nuages qu'on dirait faits d'une étoffe délicate ou d'une broderie chinoise constituent les principaux éléments de la nature.

D'autre part, dans la miniature persane, surtout dans celle de l'école d'Ispahan, au temps de Chah Abbas I^{er} (Vasilevitch, *op.cit.*) des bouquets de plantes fleuries sont disposés sur l'herbe, comme le serait un motif décoratif

sur le fond d'un tapis. Ces petites fleurs colorées qui jonchent la terre abondent dans les descriptions de Loti :

«[...] et les quelques nuages nacrés qui passent promènent leurs ombres précises sur le tapis sans fin qui recouvre ici la terre, un tapis fais de graminées délicates, de basilics, de serpolets, de petites orchidées rares [...]» (Loti, *op.cit.* : 145)

Quant à l'image humaine, Loti s'attache aux personnages de la vie environnante, à ceux de la cour d'un caravansérail, à ceux d'une mosquée, d'un bazar, des palais, de leurs jardins, aux habitants des villes, aux images et aux esquisses de derviches extasiés et misérables, aux paysages loqueteux, aux courtisans pleins de dignité et à bien d'autres caractères.

En outre, le miniaturiste d'autrefois n'hésitait pas à embellir les personnes au printemps de leur vie. Il les décrivait en leur prêtant les attributs de la beauté classique persane : «le visage de lune» ; «la taille de cyprés» ; les grands yeux langoureux, les sourcils arqués se joignant au-dessus du nez ; les cheveux noirs bouclés ; la petite bouche, etc.

Et Loti, influencé par cet art oriental, nous décrit lui aussi les Persans sous ces traits idéalisés et stéréotypés :

«[...] personnages invraisemblablement jeunes et jolis, aux sourcils arqués, aux yeux cerclés d'ombre [...] des joues bien rondes et bien rouges, presque pas de nez, presque pas de bouche, rien que des yeux de velours noir, immenses, dont les sourcils épais se rejoignent [...]»
(*Ibid.* : 250-253)

Quant aux couleurs, nuances et teintes diverses utilisées par les miniaturistes, surtout au XVII^e siècle considéré comme l'apogée de cet art, Ivan Vasilevitch nous fait une longue liste – qui nous semble exhaustive – des multiples composantes de leur palette dont voici quelques-unes : Le jaune citron, safran, ambre, moutarde ; l'ocre, l'orange, le rose, saumon, fraise, framboise (violacé), sombre ou lie de vin, la pourpre, le rouge

incarnant, vermillon, cramoisi, le mauve, le lilas, le violet, le bleu pâle, pervenche, turquoise, azur, indigo, le vert jade ou «eau de mer», émeraude, le marron, etc.

De cette vaste gamme de couleurs, Loti en a choisi quelques-unes ; il en a enduit son «pinceau» et nous a peint d'admirables paysages de la Perse. L'étude quantitative que nous avons faite nous permet de dire que les teintes communes à Loti et aux miniaturistes sont la plupart du temps les suivantes : safran, rose, pourpre, vermillon, lilas, violet, bleu pâle, turquoise, indigo, gris perle, bleuâtre, verdâtre, beige, vert jade, brun, blanc ivoire et noir.

Mais pouvons-nous conclure, comme Jean Caborde, que «Loti par ce don de mimétisme qui est celui des grands artistes, par ce privilège de sympathie qui l'enchaîne obscurément et immédiatement aux pays qu'il traverse, pénètre d'emblée les arcanes de l'art et, tout naturellement en Perse, c'est celui du miniaturiste auquel il emprunte son pinceau délié pour un trait de sépia et de poudre d'or.» (Caborde, le 13 avril 1950 : 32-33.)

A notre avis, lorsque Loti nous dépeint certains paysages de Perse, sa technique nous rappelle aussi quelquefois celle des peintres impressionnistes.

En effet, la grande découverte des impressionnistes fut la simple révélation d'une nature baignée de lumière. Les peintres de cette école ne cherchaient plus à peindre le sujet lui-même, mais la lumière dont il était enveloppé et qui se traduisait par la couleur. Les impressionnistes divisèrent donc la couleur et tentèrent de l'employer à l'état pur, comme si elle sortait du tube. Leur palette ne comportait alors plus que quelques tons (tandis que celle de Delacroix, peintre romantique, en comportait trente-deux). Devenus partisans d'une nouvelle façon de voir et de sentir, ils préféraient le travail en plein air et le paysage, pour saisir la nature, et surtout l'impression d'un moment laissée par la nature, et la fixer à jamais sur la toile. Un tableau était devenu l'impression d'un instant éprouvée devant une scène de la nature.

De plus, la lumière devint l'âme de leurs peintures : les créatures et les choses, sans être aucunement déformées, baignèrent dans des jeux de soleil

et des reflets lumineux. (*La grande histoire de la peinture, l'impressionnisme, sources et dépassement*, vol. 14, 1974 : 58)

Loti fait de même : il sait enregistrer la modification des couleurs selon la course du soleil et les subtils effets de la lumière :

«[...] la mosquée Impériale, de bleue qu'elle était tout le jour, commence à devenir, pour une minute magique, intensément violette sous les derniers rayons du couchant.» (Loti, *op.cit.* : 201-202)

«Le ciel jaune pâle est net et limpide comme une immense topaze, et toute cette débauche d'émail, de différents côtés de la place, change de couleur, rougit et se dore autant qu'aux plus magiques soirs.»
(*Ibid.* : 214-215)

En outre, les impressionnistes se rendirent compte des modifications que subissait chaque objet coloré par suite du voisinage d'un autre objet coloré. En d'autres termes, ils estimaient que chaque couleur tendait à teinter de sa couleur complémentaire les couleurs avoisinantes. Cette juxtaposition de couleurs complémentaires se trouve aussi dans *Vers Ispahan* :

«[...] et, au-dessus de l'éden de verdure déjà plongé dans l'ombre, les grandes montagnes emprisonnantes se colorent à cette heure en des rouges de corail tout à fait étrangers aux paysages de nos climats.»
(*Ibid.* : 75)

Enfin, pour les impressionnistes, tout était coloré, jusqu'aux ombres. Les ombres bleues des arbres, dans leurs tableaux, ont d'ailleurs fortement marqué les spectateurs de leurs expositions car, auparavant, on pensait que les ombres étaient nécessairement noires ou grises, sans faire attention à l'effet de la couleur de l'objet sur son ombre.¹ Et Loti colore aussi les ombres :

1. Voir aussi le « Cresson bleu » de Rimbaud (« Le Dormeur du Val »).

«Les grands orangers, au feuillage épais, étendent une ombre d'un noir bleu sur le sol jonché de leurs fleurs.» (*Ibid.* : 58)

«Et jusqu'au soir nous voyageons dans le royaume des arbres, dans la monotone nuit verte, en pleine forêt, sous une pluie fine.» (*Ibid.* : 268)

Les impressionnistes ont également cherché à éclaircir leur palette et à éviter les couleurs sombres et le noir. Ils affectionnent les tons pastel.

Loti, tout en restant fidèle, dans certaines descriptions, aux couleurs foncées, emploie aussi assez souvent les teintes claires :

«[...] les roses roses, doubles, très parfumées, et les simples églantines blanches. Eglantiers et rosiers, sous l'oppression de ces hautes murailles bleues et de ces vieux platanes, ont allongé sans mesure leurs branches trop frêles [...].» (*Ibid.* : 198)

Loti, enfin, n'échappe pas à l'extrémisme de la technique pointilliste, qui découle de la technique impressionniste, et qui consiste à juxtaposer une multitude de petites taches de couleurs primaires pour obtenir des taches de couleurs plus complexes – le mélange ne se faisant plus sur la palette mais dans le cerveau de celui qui regarde le tableau. Dans *Vers Ispahan*, Loti se sert inévitablement de cette technique :

«Aux différents bleus qui dominant dans revêtement de faïence, un peu de jaune, un peu de vert se mêlent, juste assez pour produire de loin une teinte générale de vieille turquoise.» (*Ibid.* : 100)

Bref, Loti, dans *Vers Ispahan*, s'apparente sans aucun doute, par son art et sa technique, aux grands peintres impressionnistes.

Que Loti ait utilisé tantôt les techniques des miniaturistes persans, tantôt celles des impressionnistes français, cela est indéniable. Et ses descriptions, véritables compositions picturales, sont dignes d'un artiste qui se révèle dans toute sa force. En voici un exemple :

«Mais le jeu des nuances est en bas, dans les rues pleines de monde : des hommes en robe bleue, des hommes en robe verte, des groupes des femmes voilées, groupes intensément noirs, avec ces taches d'un blanc violent que font les masques cachant les visages. Et il est surtout en haut, le jeu magnifique, le heurt des couleurs, il est au-dessus de l'amas des coupoles grises et des arcades grises : à ce crépuscule, les inaccessibles montagnes alentour étalent des violets somptueux de robe d'évêque, des violets zébrés d'argent par des coulées des neige ; et, sur le ciel qui devient vert, des petits nuages orange semblent prendre feu, se mettent à éclairer comme des flammes [...]» (*Ibid.* : 159)

Pourtant, il faut bien noter que l'originalité de Loti ne tient pas seulement à sa technique mais aussi à son lyrisme puissant qui, en fait, donne toute leur beauté aux tableaux qu'il nous dépeint.

Conclusion

Si donc Loti a porté une grande attention aux nuances de ce pays aux mille couleurs, c'est parce qu'elles l'avaient fasciné, parce qu'elles l'avaient hypnotisé. Et c'est à l'aide de cette perception affinée des couleurs que Loti tente perpétuellement d'aviver, pour nous, ses observations pittoresques ; et il y réussit sans aucun doute. Il nous invite à contempler avec lui, ce qu'il a vu, ce qu'il a senti.

Nous avons vu avec quelle sensibilité Loti a su choisir des qualificatifs de couleur, et avec quel talent il a su dépeindre les scènes et les paysages qu'il a côtoyés au cours de son voyage.

Nous pouvons donc nous joindre, sans scrupules, à Jean Caborde quand il remarque à propos de *Vers Ispahan* que «nous devons le regarder comme on regarde un objet d'art, une aquarelle délicate ou mieux une miniature persane signée par un maître, ou quelque faïence de Gorgan, aussi brillante que fragile.» (Caborde, le 13 avril 1950 : 43)

Ajoutons cependant que son art nous a paru, à certains moments, plus moderne puisqu'il s'apparente, en fait, à celui des impressionnistes – terme que nous utilisons ici dans son sens plein : d'une part, celui de l'artiste qui utilise une technique et, d'autre part, celui de l'écrivain qui exprime des impressions.

En outre, cette tendance de Loti à s'appesantir sur l'aspect polychrome de la Perse souligne bien son penchant pour l'exotisme, sa fascination, comme diraient certains, pour un «Orient de pacotille».¹ Bref, *Vers Ispahan* est beaucoup moins un récit de voyage – ce dernier ayant d'ailleurs été éphémère – qu'un récit d'impressions de voyage.

Bibliographie

- CABORDE Jean, (le 13 avril 1950), «Pierre Loti en Iran», conférence donnée à l'occasion du centenaire de Pierre Loti, sous l'auspice de la section iranienne de l'UNESCO, *A propos de Loti*, Téhéran : Editions de l'Institut franco-iranien.
- Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*, (1968), Paris, Société d'édition de Dictionnaires et Encyclopédies.
- GOBINEAU Joseph Arthur, (1905), *Trois ans en Asie (de 1855 à 1858)*, Paris, Ernest Leroux.
- Grand Larousse – Encyclopédie*, (1962), 10 volumes, Paris, Librairie Larousse.
- La Grande Encyclopédie*, (1973), Paris, Librairie Larousse.
- La grande histoire de la peinture, l'impressionnisme, sources et dépassement*, (1974), Lausanne et Genève, Editions Albert Skira.
- LAGARDE A., MICHARD L., (1978), *Les grands auteurs français du programme, XIX^e siècle*, Paris, Bordas.
- LOTI Pierre, (1988), *Vers Ispahan*, Joué-lès-Tours, Christian Pirot.
- , (1978), *Vers Ispahan*, Téhéran : Société de Publication d'Ouvrages Classiques sur l'Iran en association avec Sahab G.D.I.

1. Voir *Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*, Société d'Édition de Dictionnaires et Encyclopédies, Paris, Laffont-Bompiani, 1968, vol. 4, p.671.

76 Plume 19

«Le symbolisme des couleurs en Iran», (13 dey 1368, 3 janvier 1990), d'après un article de la Revue *Apo, Keyhan*, p. 12.

TAVASSOLI G. Abbas, (1966), *La société iranienne et le monde oriental* (vus à travers l'œuvre d'un écrivain anglais, James Morier, et d'un écrivain français, Pierre Loti), Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient.

TAVERNIER Jean-Baptiste, (1964), *Voyages en Perse*, Paris, Club des libraires de France.

VASILEVITCH Ivan, (1964), *Les peintures des Manuscrits de Shah Abbas I^{er}*, Paris, P. Geuthner.